

L'Enfant et l'animal dans la littérature de jeunesse du second XIX^e siècle

Deux nouveaux venus dans la littérature pour la jeunesse

L'une des marques les plus sensibles de l'évolution de la littérature de jeunesse dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹ réside dans la place nouvelle qu'y tient l'animal, dont l'entrée dans le roman est à peu près concomitante de celle de l'enfant. Si Guillemette Tison relève que « le choix de peindre un personnage d'enfant apparaît [...] comme un parti pris original »², Marie-Thérèse Latzarus établissait quelques décennies plus tôt, de manière un peu hasardeuse sans doute, un lien direct entre le vote en 1850 de la loi Grammont sur la protection des animaux³ et le renouveau de la littérature pour la jeunesse dans la seconde partie du XIX^e siècle⁴. Enfant et animal mêlés : le caractère décisif de ce renouvellement

¹ Sur cette question, voir Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Champion, 2006.

² Guillemette Tison, *L'Enfant et l'adolescent dans le roman français (1876-1890)*, Artois Presses Universités, 1998, p. 44.

³ Votée le 2 juillet 1850 par l'Assemblée nationale législative sous l'impulsion de Grammont, cette loi punissait d'une amende de un à quinze francs, ainsi que d'une peine de un à cinq jours de prison, les personnes ayant fait subir publiquement des mauvais traitements aux animaux. Si elle peut être considérée comme un préliminaire à l'idée d'une protection animale, cette loi ne visait guère en réalité qu'à protéger la sensibilité humaine contre le spectacle choquant de la souffrance des animaux. Elle sera abrogée par le décret n° 59-1051 du 7 septembre 1959 qui sanctionne la cruauté envers les animaux, y compris dans le cadre privé, et instaure une authentique protection des animaux.

⁴ « La tradition française et la nature même de l'enfant devaient donc amener, tout naturellement, les conteurs à choisir, parfois, les héros des romans enfantins dans le monde des bêtes, si familier à

du personnel de la fiction dans l'histoire de la littérature de jeunesse mérite évidemment qu'on s'y arrête.

Un éditeur, Pierre-Jules Hetzel

Un rapide regard sur les catalogues de collections pour la jeunesse montre la vanité d'une approche qui se voudrait exhaustive. Aussi ai-je décidé de consacrer cette étude à quelques romans publiés par un éditeur emblématique dans le champ de la littérature de jeunesse, Pierre-Jules Hetzel, dont les collections proposent un univers à la fois très large et « homogène fictionnellement »⁵. Hetzel qui plus est a lui-même manifesté un intérêt précoce pour la question animale dont témoigne la livraison, entre le 20 novembre 1840 et le 17 décembre 1842, des *Scènes de la vie privée et publique des animaux* illustrées par Granville. En témoigne encore la publication par Stahl, nom d'auteur de l'éditeur Hetzel, de *Contes et études. Bêtes et gens*, en 1854⁶ : s'il ne s'agit pas à proprement parler de littérature pour la jeunesse, la préface de Louis Ratisbonne crédite l'auteur d'une présentation ambitieuse de la vie animale, à la fois philosophique, scientifique, morale et esthétique, que prolongent effectivement les publications pour la jeunesse du *Magasin d'éducation et de récréation*. L'une des caractéristiques de la maison, déterminante pour comprendre la place très particulière qu'elle occupe dans le

l'enfant. Mais, en 1850, précisément au moment où la littérature enfantine commençait à évoluer, un fait digne d'être noté devait attirer l'attention sur les animaux, en révélant au grand public les souffrances de ces humbles serviteurs, indignement exploités ou injustement persécutés. La loi Grammont assurait la protection des animaux et prévoyait des pénalités pour toute personne convaincue d'avoir indûment maltraité un animal domestique. / Nous ne nous étonnerons donc pas si, durant la période féconde de la littérature enfantine, les histoires d'animaux vont se multiplier. », Marie-Thérèse Latzarus, *La Littérature enfantine en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1923.

⁵ Francis Marcoin, « La Fiction pour enfants au XIX^e siècle », *Le Livre d'enfance et de jeunesse en France*, sous la direction de Jean Glénisson et Ségolène Le Men, Bordeaux, Société des Bibliophiles de Guyenne, 1994, p. 140.

⁶ P.-J. Stahl, *Contes et études. Bêtes et gens*, Paris, Victor Lecou, 1854.

champ éditorial contemporain⁷, réside en effet dans son ambition d'excellence : didactisme, morale, esthétique sont les trois piliers sur lesquels se fonde la maison⁸, dont les œuvres vont largement essaimer, puisqu'elles sont non seulement lues par la jeunesse selon le vœu de l'éditeur, mais encore par les classes populaires auxquelles le caractère assez luxueux des collections semblait pourtant devoir en interdire l'accès⁹. Enfin les romans publiés par Hetzel, dont beaucoup furent récompensés par le prix Montyon¹⁰, irriguèrent largement l'institution scolaire, ce qui leur assura une diffusion privilégiée.

Pour faciliter l'étude, je ne retiendrai que quelques romans, au nombre desquels un roman de Stahl même, *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, publié en 1874 – cette « Histoire d'un âne », dans laquelle le lecteur le moins averti entend le souvenir des *Mémoires d'un âne* de la comtesse de Ségur,

⁷ Sur cette question, on consultera par exemple *À l'occasion du centenaire de sa mort, Pierre-Jules Hetzel (1814-1866), Éditeur, écrivain, homme politique*, Technorama, 1986 ou encore *Un éditeur et son siècle. Pierre-Jules Hetzel (1814-1866)*, textes et iconographie réunis et présentés par Christian Robin, ACL édition, Société Crocus, 1998.

⁸ L'article « Magasin d'éducation et de récréation » de Legouvé, dans la première édition (1881-1883) du *Dictionnaire de pédagogie* de Ferdinand Buisson présente l'entreprise en ces termes : « Pour répondre à ce double titre, l'auteur (Stahl) s'adjoignit un conteur incomparable (J. Verne) et un merveilleux pédagogue (J. Macé). A eux trois, ils se partagèrent le domaine de l'intelligence enfantine. À l'un l'imagination ; à l'autre la science et les expériences éducatrices ; au troisième, c'est-à-dire au premier, la morale sous toutes ses formes » (article cité dans Guy Gauthier, « Une morale laïque sous le Second Empire : la morale de Stahl dans *Le Magasin d'éducation et de récréation* », dans *Un éditeur et son siècle. Pierre-Jules Hetzel, op. cit.*, p. 189-190).

⁹ Les œuvres de Hetzel, malgré leur prix, furent largement diffusées auprès des Bibliothèques populaires. Sur cette question, on lira l'article d'Arlette Boulogne, « L'Influence de Pierre-Jules Hetzel, éditeur, sur les institutions de lecture populaire », dans *Un éditeur et son siècle. Pierre-Jules Hetzel, op. cit.*, p. 255-267. Arlette Boulogne souligne que « la politique éditoriale de Hetzel, mettant sur le marché de beaux ouvrages de qualité, opposée à celle de Hachette, par exemple, diffusant de nombreux petits livres peu chers, n'a pas nui à son entrée massive dans les fonds des bibliothèques populaires [...]. Malgré les inconnues concernant la diffusion des publications Hetzel, il est certain que ces publications, classées habituellement dans la littérature pour la jeunesse, ont fait partie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle du fonds de lecture proposé avec succès aux nouveaux groupes d'adultes ouverts depuis peu au plaisir de lire. », p. 266.

¹⁰ Le prix Montyon est un ensemble de prix créés à l'initiative de Jean-Baptiste Auget de Montyon et décernés par l'Académie française et par l'Académie des sciences, le premier sous la dénomination de prix de vertu, remis à des personnes méritantes, le second, prix pour l'ouvrage littéraire le plus utile aux mœurs, remis pour la première fois en 1782 ; le troisième est un prix scientifique remis par l'Académie des sciences. Nombre de romans de Stahl furent couronnés de ce prix, comme par exemple *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, prix Montyon en 1875.

m'amènera parfois à revenir brièvement à cet hypotexte¹¹. Leur célébrité m'a conduite à m'intéresser aussi à deux romans de Malot, *Sans famille*, publié en 1878¹² et *En famille*, réponse à une commande plus tardive de 1893. Enfin, on ne saurait songer à Hetzel sans penser à celui qui fut le romancier-phare de la Bibliothèque d'éducation et de récréation : *P'tit-Bonhomme*, roman « irlandais » publié par Verne en 1893, met en scène la rencontre et le compagnonnage entre un jeune orphelin, P'tit-Bonhomme et Birk, un chien. Âne ou chien, ce sont ainsi deux types différents d'animaux domestiques dont ces romans pour la jeunesse invitent à suivre les aventures extraordinaires, sans laisser pour autant de côté les animaux sauvages ou « exotiques », singes, lions et éléphants, qui envahissent la scène romanesque. Les illustrations dont sont dotés les ouvrages accordent aux animaux une place non négligeable¹³, qui contribue à fixer leur image aux yeux des jeunes lecteurs.

Des animaux et des hommes

Dans la perspective didactique du Magasin d'éducation et de récréation, la représentation de l'animal apparaît comme un moyen privilégié de s'adresser à l'enfant. Renforcée par l'adoption des procédés du conte, l'anthropomorphisation des animaux facilite l'identification du jeune lecteur à un animal parfois explicitement désigné comme le « héros » du livre : c'est le cas dans les *Mémoires*

¹¹ Comtesse de Ségur, *Mémoires d'un âne*, Paris, Bibliothèque rose illustrée, 1860.

¹² *Sans famille* fut d'abord publié en feuilleton dans *Le Siècle* à partir de décembre 1877, puis en édition illustrée chez Hetzel en 1878.

¹³ *L'Histoire d'un âne* de Stahl est richement illustré de dessins de Théophile Schuler qui presque tous représentent un animal, l'âne le plus souvent (mais ce peut être aussi un oiseau sur sa branche, un joli papillon...). La page de couverture présente un âne doté d'un bonnet de grand-mère de contes de fées, les lunettes rondes posées sur le nez, appuyé sur son coude gauche, en train d'écrire dans un gros livre... Les animaux tiennent aussi leur place – naturellement moindre – dans l'édition Hetzel de *Sans famille*, dont la première illustration représente Rémi menant la vache de la mère Barberin ; on voit ensuite fréquemment les chiens de Vitalis, Joli-Cœur... De même plusieurs des 85 illustrations que Bennett fournit pour *P'tit bonhomme* (notamment celle de la couverture, qui montre Birk tirant une charrette dans laquelle sont assis deux enfants) font une place de choix à l'animal.

d'un âne ou *l'Histoire d'un âne*. Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'entendre les animaux parler, quand ils n'écrivent pas leurs mémoires une fois l'âge venu, non plus que de les voir éprouver des sentiments humains. Le compagnonnage de l'enfant et de l'animal supporte des romans de formation, en forme de parcours initiatiques qui confrontent l'enfant à la souffrance, à l'adversité et à la mort, pour le faire ressortir grandi par l'épreuve. L'animal tantôt lui tend le miroir de ses aventures, dans lequel l'enfant peut lire les dangers de la vie heureusement dépassés, tantôt l'aide à franchir les obstacles, lui offrant pour affronter la difficulté une présence réconfortante, dont l'enfant sait qu'elle est susceptible d'intervenir pour suppléer à sa faiblesse.

Mais ces romans pour la jeunesse sont aussi des romans qui parlent de la jeunesse. Si l'enfant y établit avec l'animal un compagnonnage harmonieux, c'est aussi parce qu'il touche de près à l'animalité. Plus ou moins consciemment, les romans de Stahl, Malot ou Verne suggèrent une interrogation sur la frontière entre l'humain et l'animal. Des figures d'hybrides s'insinuent ici ou là dans le récit, angoissantes, tandis que les destins parallèles ou croisés des enfants et des animaux posent la question de savoir ce qui constitue l'essence de l'homme et le distingue de la bête. La maîtrise du langage et la moralité apparaissent comme des remparts dressés par l'éducation entre l'enfant et un animal dont la nature n'est peut-être pas essentiellement différente de la sienne. Ces romans pour la jeunesse témoignent ainsi, en filigrane, des fantasmes profonds auxquels a répondu l'école de la République et contribuent à expliquer le rôle et la place qui furent les siens dans la société de la fin du XIX^e siècle.

Onomastique et anthropomorphisation

« Un personnage, tout le monde sait ce que le mot signifie », écrivait naguère Robbe-Grillet en évoquant « quelques notions périmées » : « Un personnage doit avoir un nom propre, double si possible : nom de famille et prénom. Il doit avoir des parents, une hérédité. Il doit avoir une profession. S'il a

des biens, cela n'en vaudra que mieux. Enfin il doit posséder un « caractère », un visage qui le reflète, un passé qui a modelé celui-ci et celui-là. »¹⁴ Le nom propre, même simple, contribue à créer une classe d'animaux plus ou moins profondément anthropomorphisés, susceptibles d'accéder de ce fait au statut de héros romanesque.

« Avoir un nom propre ». Ce peut être un « nom d'animal », comme celui que portent Roussette, vache de la mère Barberin dans *Sans famille*, Médor, le chien des *Mémoires d'un âne*, ou Pataud, figure épisodique d'un autre roman de Malot, *Romain Kalbris*¹⁵ : ces noms qui appartiennent à une sorte de répertoire populaire des noms d'animaux désignent l'animal dans son essentielle différence avec l'enfant. Imaginerait-on une petite fille nommée Roussette ou un petit garçon Médor ? Le nom enferme ainsi l'animal dans sa catégorie, sans pour autant diminuer nécessairement sa place dans le texte, comme en témoigne le « Cadichon » des *Mémoires d'un âne*¹⁶.

Plus particularisant, le « nom d'artiste » ou de scène que portent « M. Joli-Cœur », le « signor Capi », le « signor Zerbino », la « signora Dolce » de *Sans famille* ou encore « Palikare », qui désigne l'âne de Perrine dans *En famille*, sans que rien permette de comprendre précisément le sens de cette allusion. Tout juste indique-t-elle que la famille de l'enfant, traversant la Grèce, a dû sympathiser avec les combats pour l'indépendance ; mais elle rappelle aussi – surtout ? - que les parents de Perrine, exerçant pour vivre le métier de photographes ambulants, appartiennent au monde des saltimbanques, qui dote traditionnellement ses animaux de noms de scène. C'est ainsi encore que les animaux du cirque dans *l'Histoire d'un âne* répondent au nom de Zoé pour l'éléphante, de Polydore pour l'éléphant.

¹⁴ Alain Robbe-Grillet, « Sur quelques notions périmées », dans *Pour un nouveau roman*, Paris, Éditions de Minuit, collection « Critique », 1963, p. 27.

¹⁵ Hector Malot, *Romain Kalbris*, Bibliothèque verte, 1937. Le roman a d'abord été publié chez Hezstel avec des illustrations de Bayard en 1869.

¹⁶ De même le chien qui accompagne l'enfant dans le roman irlandais de Verne est nommé « Birk » ; mais l'onomastique de ce roman est complexe, puisque le personnage principal même, orphelin aux origines inconnues, n'a pas de nom autre que « P'tit Bonhomme ».

De ces catégories, on distinguera le nom du héros de l'*Histoire d'un âne*. D'abord tendrement nommé « Criquet », l'âne devient en grandissant « Charlot », l'usage du diminutif tendant de manière symptomatique à présenter l'animal comme un enfant qui n'accèdera jamais au statut d'homme. La parenté de son nom avec celui d'un enfant est attestée par l'usage qu'en fait le saltimbanque qui le dérobe : de même qu'après l'avoir enlevée il a changé les vêtements et le nom de la jeune Pauline – devenue Palmyre, le prénom aux consonances antiques et orientales désignant un nom de scène et faisant de l'enfant un animal de cirque parmi d'autres –, de même il maquille la « robe » de Charlot et lui impose le nom de Jacquot qui dit, jusque dans ses connotations, la répétition du même procédé. Charlot est entouré de « mère Christine », de la « grande Jeanne », de « Margot », distinguées des autres animaux du roman par ces prénoms humains.

Leçons de morale

Le nom s'accompagne d'ordinaire de caractéristiques morales qui modèlent le comportement de l'animal sur celui qu'on peut attendre d'un enfant, en sorte que ses aventures reproduisent de manière souvent à peine décalée celles que peut vivre le jeune lecteur. C'est ainsi que Criquet cède à la gourmandise¹⁷, tout comme Palikare¹⁸ ou Joli-Cœur, alors mis au coin par son maître¹⁹ ; ainsi encore que le jeune animal se livre à des facéties diverses qui prennent volontiers la forme de mauvais tours, comme le confesse Cadichon en avant-propos du

¹⁷ Conduit dans une ferme voisine, il boit le lait qu'on vient tout juste de tirer pour sa jeune maîtresse, *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles*, Hachette, Bibliothèque verte, Nouvelle Bibliothèque d'éducation et de récréation, 1923, p. 79-80.

¹⁸ L'âne de *En famille* se laisse ainsi aller à boire du vin, *En famille* (1893), collection folio Junior, 1980, t. I, p. 48.

¹⁹ *Sans famille* (1878), collection Folio Junior, 1991, t. I, p. 43-44 : « En même temps le chien s'élança vers la table sur laquelle Joli-Cœur était resté assis. / Celui-ci, profitant d'un moment où tout le monde était tourné vers moi, avait doucement pris le verre de son maître, qui était plein de vin, et il était en train de le vider. [...] / Monsieur Joli-Cœur, dit Vitalis d'une voix sévère, vous êtes un gourmand et un fripon ; allez vous mettre là-bas, dans le coin, le nez tourné contre la muraille, et vous, Zerbino, montez la garde devant lui ; s'il bouge, donnez-lui une bonne claque. »

roman de la Comtesse de Ségur²⁰ ; ainsi enfin qu'il parcourt toute la gamme des sentiments, joie, tendresse, peur, mais aussi jalousie, colère, ressentiment, désir de vengeance...

L'animal se trouve de fait au centre d'un projet moralisant assumé sans détour par la plupart des romanciers et revendiqué haut et fort par l'éditeur qui revivifie à cette occasion la tradition du bestiaire et des fables d'antan, « sortes d'histoires naturelles où la description d'animaux est prétexte à tirer des leçons morales simples »²¹. Le roman de Stahl montre à travers le destin de Charlot comment le vice et la méchanceté conduisent au malheur. Lors de l'un des passages les plus rocambolesques du roman, une ascension en ballon dans laquelle Charlot et Palmyre sont tous deux embarqués à leur corps défendant²², la fillette terrifiée tire de l'aventure une morale bientôt confirmée par son compagnon : « Il faut s'en remettre à Dieu de tout, reprit Palmyre, et que sa volonté se fasse. S'il veut nous punir, nous ne pouvons pas accuser sa justice, moi du moins. Ah ! Jacquot, j'ai été bien coupable. J'avais de très bons parents, mais je n'étais pas sage, pas bonne peut-être non plus. [...] Ce fut ainsi que j'appris de ma petite amie qu'à peu de choses près, l'histoire de l'enfant était celle de l'Âne. »²³ La justice divine, fréquemment invoquée par le républicain consensuel qu'est Stahl, conforte une morale limpide, fondée sur la punition du méchant. L'épisode illustre parmi d'autres un propos martelé depuis les premières pages ; car le roman de Stahl

²⁰ Comtesse de Ségur, *Mémoires d'un âne*, Casterman, 1979 : « « J'ai attrapé plus d'une fois / mes pauvres maîtres [...] / Je vais commencer par vous raconter / un des tours que le leur ai joués, / dans le temps de mon enfance. » »

²¹ Denise Escarpit, *La Littérature d'enfance et de jeunesse*, PUF, « Que sais-je ? », 1980, p. 13.

²² Sans même évoquer les voyages en ballon de Verne, on trouve une source probable de cet épisode dans Mme B*** (Madame Blanchard), *Le Cirque olympique ou les Exercices des chevaux de M. M. Franconi, du cerf Coco, du cerf Azor, de l'éléphant Baba, suivi du Cheval aéronaute de M. Testu Brissy, ou Petits parallèles de l'instinct perfectionné des animaux et de la raison naissante des enfants*, Paris, Nepveu, 1817. Testu Brissy est un mathématicien et physicien qui effectua le premier, en 1797, un voyage aérien nocturne, emportant dans les airs un cheval suspendu à un aéronef.

²³ *Histoire d'un âne*, *op. cit.*, p. 158-159.

abuse des préceptes et maximes, au risque de lasser la patience des lecteurs jeunes ou moins jeunes²⁴.

La leçon morale à l'intention des enfants se double cependant d'une autre, plus intéressante et peut-être moins attendue, destinée aux parents. Si les aventures de l'animal doivent inciter l'enfant à se bien conduire, Stahl, tout comme la comtesse de Ségur avant lui ou Malot quelques années plus tard, insiste sur la responsabilité des éducateurs et le rôle de l'exemple. Si Cadichon est devenu mauvais, c'est sous l'influence de mauvais maîtres²⁵. De même Capi risque-t-il d'être perverti par les voleurs chez lesquels Rémi, Mattia et lui sont accueillis à Londres²⁶, confirmant ainsi la leçon naguère dispensée par Vitalis :

– Admets-tu qu'un chien subisse l'influence de son maître ?

– Oh ! bien sûr.

– Alors tu vas comprendre que le maître est obligé de veiller sur lui-même quand il entreprend l'éducation d'un chien. Ainsi suppose un moment qu'en instruisant Capi je me sois abandonné à l'emportement et à la colère. Qu'aura fait Capi ? il aura pris l'habitude de la colère et de l'emportement, c'est-à-dire qu'en se modelant sur mon exemple il sera corrompu. Le chien est presque toujours le miroir de son maître, et qui voit l'un voit l'autre. Montre-moi ton chien, je dirai qui tu es.

²⁴ On lit ainsi dans le seul premier chapitre de *l'Histoire d'un âne* : « Il n'est pas sage de vouloir faire la vie des enfants si douce » (p. 7), « ne penser qu'à soi, c'est mettre tout le monde contre soi » (p. 8), « Il n'est bon pour personne [...] de se considérer comme le premier moutardier du pape » (p. 9), « si bon matin qu'on se lève [...], il n'est jamais trop tôt pour bien faire » (p. 9), « si les méchants avaient tous du courage, le monde ne durerait pas longtemps » (p. 10), « qu'on dorme, qu'on prenne ses aises, bien, mais sans gêner ses voisins » (p. 10), « s'il t'arrange d'être plus grand que les uns, il faut que tu prennes ton parti d'être plus petit que les autres » (p. 13), « il n'est pas séant d'entrer chez les gens sans être invité » (p. 15), « reconnaître ses torts est une qualité qui n'est pas à dédaigner » (p. 18), « on est toujours puni par où on a péché » (p. 18). Aussi reste-t-on pantois en lisant le commentaire de Jacques Chupeau dans « Le Moraliste des enfants : P.-J. Stahl », *Un éditeur et son siècle. Pierre-Jules Hetzel, op. cit.*, p. 210 : « aussi n'abuse-t-il pas des préceptes ».

²⁵ *Mémoires d'un âne, op. cit.*, p. 12 : « Comme si un âne doucement traité était jamais méchant. Nous ne devenons colères, désobéissants et entêtés que pour nous venger des coups et des injures que nous recevons. Quand on nous traite bien, nous sommes bons, bien meilleurs que les autres animaux. »

²⁶ *Sans famille, op. cit.*, t. II, p. 275 : « Ils avaient fait un voleur de Capi, du bon, de l'honnête Capi ! »

Le brigand a pour chien un gredin ; le voleur, un voleur ; le paysan sans intelligence, un chien grossier ; l'homme poli et affable, un chien aimable²⁷.

Ce principe très moderne de co-éducation, qui fait de l'animal comme de l'enfant l'éducateur de celui qui l'éduque, équilibre le message moral dispensé par les romans. Le propos est ainsi moins sclérosé qu'une lecture hâtive pourrait le laisser penser et le précepte le cède toujours à la tendresse.

Nouveaux contes de fées : de l'animal familier à l'animal comme famille

Cette tendresse trouve une expression privilégiée dans le compagnonnage de l'enfant et de l'animal. Plus qu'aux aventures d'un animal, c'est à ce compagnonnage que s'attachent les romans, qui empruntent pour ce faire bien des traits aux contes de fées : au mépris de toutes les classifications génériques, l'animal y devient frère, mère, père pour l'enfant, présence magique par laquelle tous les dangers sont repoussés.

Les jeunes héros mis en scène sont tous « plus ou moins » orphelins : si Rose, la première des « deux jeunes filles » qui accompagnent l'âne de Stahl, a encore son père, Pauline, la seconde, a perdu ses parents ; Rémi est « un enfant trouvé »²⁸ ; Perrine, déjà orpheline de père, perd sa mère au tout début de *En famille*²⁹ ; quant à P'tit-Bonhomme, on ne connaît rien de ses origines et il fut délaissé au point de n'avoir même pas de nom véritable qui l'inscrive dans une famille. À ces enfants abandonnés, en manque de tendresse, l'animal offre une présence affective dont les romanciers soulignent la nécessité. Séparé de la mère Barberin qui l'a nourri et élevé, c'est auprès du chien Capi que Rémi trouve

²⁷ *Ibid.*, t. I, p. 73-74.

²⁸ *Ibid.*, t. I, p. 11 : « Je suis un enfant trouvé. »

²⁹ Perrine présente évidemment un cas intéressant : elle a bien une famille, un grand-père, qu'elle pourrait aller solliciter ; mais elle préfère se faire aimer de lui avant de lui découvrir son lien de parenté.

d'abord l'affection³⁰ ; de même Birk apporte son réconfort à P'tit-Bonhomme brutalement séparé du couple qui l'avait recueilli³¹ : dans ces scènes pathétiques dans lesquelles se rejoue pour l'enfant un nouvel abandon, le chien devient pour lui un ami, presque un frère. Fraternité insuffisante pourtant, puisque Capi et Birk finissent par passer au second plan, lorsque Rémi et P'tit-Bonhomme rencontrent chacun un jeune garçon susceptible de jouer auprès d'eux ce rôle de frère.

Fraternel, l'animal peut aussi assumer une fonction maternelle, soit qu'il nourrisse littéralement l'enfant perdu³², soit qu'il lui dispense les caresses dont l'absence de mère le prive³³. Ailleurs, c'est une sorte de présence paternelle qu'il

³⁰ *Sans famille, op. cit.*, t. I, p. 64-65 : « Comme je réfléchissais tristement, le cœur gros et les yeux pleins de larmes, je sentis un souffle tiède me passer sur le visage. / J'étendis la main en avant et je rencontrai le poil laineux de Capi. / Il s'était doucement approché de moi, s'avançant avec précaution sur la fougère, et il me sentait ; il reniflait doucement ; son haleine me courait sur la figure et dans les cheveux. / Que voulait-il ? / Il se coucha bientôt sur la fougère, tout près de moi, et délicatement il se mit à me lécher la main. / Tout ému de cette caresse, je me soulevai à demi et l'embrassai sur son nez froid. / Il poussa un petit cri étouffé, puis, vivement, il mit sa patte dans ma main et ne bougea plus. / Alors j'oubliai fatigue et chagrins ; ma gorge contractée se desserra, je respirai, je n'étais plus seul ; j'avais un ami. » On peut lire aussi p. 137 ou p. 224.

³¹ Jules Verne, *P'tit-Bonhomme, Les Voyages extraordinaires* (1893), Paris, Hachette, 1986, p. 135 : « Birk, pas beau mais très intelligent, très courageux, était devenu le fidèle compagnon de P'tit-Bonhomme. [...] Deux bons amis, à peu près du même âge, et qui s'entendaient bien. »

³² La jeune Rose de l'*Histoire d'un âne* a ainsi été nourrie du lait de « mère Christine », ce qui l'autorise à désigner Charlot comme « presque » son frère de lait : « Cela t'étonne, Criquet, de m'entendre appeler mère Christine ma nou-nou ; tu ne sais pas encore qu'elle m'a nourrie de son lait. Oui ! elle a été ma nourrice quand j'ai été bien malade, bien avant de devenir la tienne. Tu es presque mon frère de lait, monsieur Criquet », *Histoire d'un âne, op. cit.*, p. 40. Dans les *Mémoires d'un âne*, c'est une chèvre qui joue ce rôle de nourrice, *op. cit.*, p. 27 : « L'enfant courut vers la maison et appela : 'Nourrice, nourrice !' Aussitôt une chèvre bondit de l'écurie restée ouverte, courut à l'enfant et témoigna sa joie de le revoir par mille sauts et caresses. L'enfant l'embrassait aussi ; puis il dit : 'Téter, nourrice.' La chèvre se coucha aussitôt par terre ; le petit garçon s'étendit près d'elle et se mit à téter comme s'il n'avait ni bu ni mangé. » Ce rôle nourricier de l'animal est une constante des romans pour la jeunesse ; on le retrouve, sous une forme légèrement différente, dans *Romain Kalbris* par exemple : Romain, affamé par un oncle avare, est « nourri » par le chien Pataud, qui lui cède une partie de sa platée, *op. cit.*, p. 67 : « La terrine était à sa place ordinaire et pleine jusqu'au bord d'un bon lait crémeux. C'était un samedi soir ; de ma tourte, que je n'avais pas assez ménagée durant toute la semaine, il ne m'était pas resté pour mon dîner un croûton plus gros qu'une pomme ; j'avais une faim qui me tordait l'estomac ; je me jetai à genoux et bus à pleines lèvres à même la terrine, tandis que Pataud me regardait en remuant la queue. Brave bête ! ce fut mon seul ami, mon seul camarade pendant ces temps durs ; de son beau mufler rose, il venait me lécher quand je me faufilais le soir pour prendre ma part de son souper. »

³³ *Sans famille, op. cit.*, t. II, p. 153 : « Et dans notre enthousiasme nous allâmes embrasser notre vache sur son mufler noir ; sans doute elle fut sensible à cette caresse, car elle nous lécha la figure

assure, lorsqu'il se dresse entre l'enfant et le danger, sauve le jeune garçon de la maltraitance, du péril que font peser sur lui les bêtes sauvages, de la mort même. Romans d'initiation, les romans pour la jeunesse de la maison Hetzel incitent en effet l'enfant à progresser vers l'âge adulte, sans dissimuler les dangers qu'il devra affronter, mais en plaçant toujours à ses côtés une figure salvatrice, qui supplée à sa faiblesse au moment du péril. L'épisode peut être comique³⁴ ; il prend le plus souvent une forme tragique ou pathétique. C'est ainsi que Birk, le chien de *P'tit-Bonhomme* sauve successivement trois enfants de la mort – la réitération rappelle ici les schémas du conte – : un bébé emporté par les loups et défendu par le malheureux Ptit-Bonhomme sur le point lui-même de succomber sous les dents de la bête³⁵, P'tit-Bonhomme épuisé, étendu dans la neige sans force pour se relever³⁶, le jeune Bob enfin, sauvé du suicide et de la noyade³⁷ ; de

de sa langue rude. / 'Tu sais qu'elle embrasse', s'écria Mattia ravi. / Pour comprendre le bonheur que nous éprouvions à embrasser notre vache et à être embrassés par elle, il faut se rappeler que ni Mattia ni moi n'étions gâtés par les embrassades ; notre sort n'était pas celui des enfants choyés qui ont à se défendre contre les caresses de leur mère, et tous deux cependant nous aurions bien aimé à nous faire caresser. »

³⁴ Par exemple lorsque le saltimbanque de *l'Histoire d'un âne* frappe le jeune âne ou l'enfant : « Ivre de fureur et de vin, son bras était levé sur moi pour la centième fois, je crois, et allait retomber sur ma pauvre échine, quand tout à coup il se sentit enlevé de terre comme s'il n'eût été qu'une plume [...]. Ainsi que le disait Palmyre, Zoé avait tout bonnement jeté maître Job à la porte par la fenêtre. », *op. cit.*, p. 170. Voir encore p. 171 : « il donna un soufflet à la pauvre mignonne. La scène se passait à quelques pas de Mlle Zoé, occupée alors à se désaltérer dans un des grands baquets pleins d'eau [...]. Le soufflet n'avait pas été plutôt donné, qu'un vaste jet d'eau arriva comme un jeu de pompe en plein visage de M. Job, et avec tant de force que celui-ci tomba à la renverse. C'était la justice de Mlle Zoé qui s'affirmait pour la seconde fois. » La situation des deux scènes à une page d'intervalle accentue naturellement le parallélisme entre le sort de l'enfant et celui de l'animal. *Romain Kalbris* propose des scènes semblables : « Un jour, ennuyé de ce que je ne parvenais pas à exécuter un tour difficile, Lapolade me donna une correction ; je criais tant que je pouvais. C'était devant la cage de mon lion ; voilà que ce bon lion se fâche de me voir battre, il allonge la patte à travers les barreaux, happe Lapolade par l'épaule, et le tire à lui. Si l'on n'était pas venu avec des bâtons de fer, Lapolade y serait resté. Il en fut deux mois malade », *Romain Kalbris*, *op. cit.*, p. 142.

³⁵ *P'tit-Bonhomme*, *op. cit.*, p. 172 : « Le loup s'arrêta, et, lâchant le berceau, se précipita sur le jeune garçon. / Celui-ci l'attendit de pied ferme, la main tendue, et au moment où l'animal lui sautait à la gorge, il lui enfonça son couteau dans le flanc. Mais ce ne fut pas sans que le loup l'eût mordu au bras, et cette morsure fut si douloureuse qu'il tomba inanimé sur la neige. / Par chance avant qu'il eût perdu connaissance, des aboiements se firent entendre... / C'était Birk. Il accourait, il se jeta sur le loup, qui se hâta de prendre la fuite. »

³⁶ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 211 : « Étendu sur la neige, les membres gelés, tout ce qu'il put faire, au moment où ses yeux se fermèrent, où le sentiment des choses s'éteignit en lui, ce fut de crier : « À

même Capi sauve Rémi de la mort en le réchauffant de son corps un soir d'hiver et de misère³⁸.

L'une des caractéristiques majeures de ce compagnonnage est qu'il concerne pour l'essentiel des couples constitués d'un animal et d'un petit garçon. Sans doute cela tient-il au genre du roman d'aventures. Les romanciers hésitent davantage à lancer des petites filles sur les routes : sagement confinées dans leur intérieur, elles ont évidemment moins de chances de rencontrer l'amitié fidèle d'un animal. Si les romans de Malot et de Stahl se distinguent à cet égard, on peut vraisemblablement rapporter cette originalité, pour le premier au fait qu'il écrive pour sa fille, Lucie, pour le second à son souci d'étendre l'éducation également auprès des petites et jeunes filles³⁹. *En famille* présente à cet égard le cas le plus remarquable puisque le personnage principal est, une fois n'est pas coutume, une petite fille ; les aventures de Romain Kalbris enchâssent celles d'une petite fille, Diélette, enlevée à sa mère par un saltimbanque ; quant à l'âne de Stahl, ce sont de jeunes compagnes qu'il rencontre.

Tous sexes confondus, ces aventures présentent une autre constante : le compagnonnage de l'enfant avec l'animal s'y accompagne d'une réflexion sur la parenté, particulièrement approfondie par les romans de Malot. Si l'animal peut jouer successivement le rôle de frère, de mère ou de père pour l'enfant, c'est aussi que les liens familiaux ne sont pas uniquement appréhendés sous la forme de liens biologiques, mais bien dans le cadre d'une parenté choisie, fondée sur l'affection.

moi... à moi ! / Presque aussitôt, des aboiements éloignés traversaient l'air sec et froid de la nuit. Puis, ils se rapprochèrent, et un chien se dressa au tournant de la route, le nez en quête, la langue pendante, les yeux étincelants comme des yeux de chat... / En cinq ou six bonds, l'animal fut sur l'enfant... Que l'on se rassure, ce n'était pas pour le dévorer, c'était pour le réchauffer, en se couchant à son côté. / P'tit-Bonhomme ne tarda pas à reprendre ses sens. Il ouvrit les yeux, et sentit qu'une langue chaude et caressante léchait ses mains glacées. [...] Cela le ranima. »

³⁷ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 262.

³⁸ *Sans famille*, t. I, *op. cit.*, p. 265 : « comme, grâce à Capi couché sur ma poitrine, j'avais conservé un peu de chaleur au cœur, j'avais résisté et je respirais encore. »

³⁹ Denise Escarpit, *La Littérature de jeunesse, itinéraires d'hier à aujourd'hui*, Magnard, 2008, p. 213 : « la présence de tant de petites filles a une autre signification : les filles accédaient plus difficilement à l'éducation. Hetzel et surtout Jean Macé, enseignant dans un pensionnat de jeunes filles et fondateur de la Ligue de l'enseignement, voulaient montrer que les filles devaient avoir la même éducation que les garçons. »

Centrale dans l'œuvre romanesque de Malot, la tension entre famille de cœur et famille biologique trouve une expression d'autant plus remarquable dans les liens qui unissent l'enfant à l'animal qu'elle pose au moins implicitement la question de la différence de nature entre eux. Si leur compagnonnage s'avère aussi étroit, ne serait-ce pas parce qu'enfant et animal partagent des caractères communs ? Comment fixer, alors, la frontière entre humanité et animalité ? Si la croissance seule détache l'enfant de l'animal – et quand fixer alors la nécessaire ou l'inéluctable séparation ? – c'est l'idée même d'une différence de nature entre l'homme et l'animal qui s'estompe. Il est à cet égard remarquable que le contact exclusif avec les animaux, présenté dans le cas de l'enfant comme une sorte de cocon affectif protecteur mais transitoire, apparaisse chez l'adulte comme un signe de marginalité ; c'est l'une des caractéristiques du saltimbanque, figure dangereuse dont les mères menacent les enfants – ou les ânon – désobéissants⁴⁰. « La peur de l'ensauvagement, de la déchéance sociale, de la retombée dans les classes inférieures »⁴¹ est attisée par le contact de l'animal qui semble engager aux yeux de la société une forme de déshumanisation.

Hybridités

Mentionnée deux fois dans *Sans famille*, la confrontation de l'enfant avec un être hybride, ni tout à fait homme, ni tout à fait animal, ne suggère une réflexion sur les limites de l'humanité et de l'animalité que pour dessiner entre les deux des frontières étrangement poreuses. Dans les premières pages du roman, la découverte du singe Joli-Cœur, blotti sous la veste de Vitalis, suscite l'interrogation de Rémi devant cette « créature sans nom » : « Quelle pouvait être cette bête ? Était-ce même une bête ? »⁴². Si la question est bientôt résolue, la

⁴⁰ *Histoire d'un âne*, *op. cit.*, p. 25 : « Si je n'avais peur de te porter malchance, je te souhaiterais de devenir un jour un Âne de bohémien ou de saltimbanque ».

⁴¹ Francis Marcoin, « Cirque et littérature de jeunesse : quelques aperçus historiques », *Images du cirque dans la littérature de jeunesse*, Actes du colloque des 28 et 29 janvier 2004, Bibliothèque nationale de France, sous la direction de Pascal Jacob, CRDP, Académie de Créteil, 2005, p. 31.

⁴² *Sans famille*, *op. cit.*, p. 41 : « Disant cela, il ouvrit sa peau de mouton et prit dans sa main un animal étrange qu'il tenait sous son bras gauche serré contre sa poitrine. / C'était cet animal qui

mort du singe n'en est pas moins l'occasion de prolonger le questionnement initial tant son agonie⁴³ souligne sa ressemblance avec un enfant ; soigné « comme on fait pour les petits enfants »⁴⁴, Joli-Cœur porte sur ceux qui l'entourent un « regard devenu vraiment humain »⁴⁵. La mort du petit singe apparaît en ce sens comme une première confrontation de l'enfant avec le risque de sa propre mort, essentielle dans son progrès vers l'âge d'homme.

Au cœur du roman, l'épisode de l'homme monté sur des échasses reproduit les mêmes éléments – angoisse de l'enfant, incertitude fondée sur l'apparence physique, notamment sur la distinction problématique entre des jambes et des pattes⁴⁶ – pour se prolonger en une réflexion sur la maîtrise, ou l'absence de maîtrise de la parole⁴⁷, considérée comme pierre de touche dans la définition de l'humain, en un propos évidemment ambigu : si l'animal ne parle

plusieurs fois avait fait soulever la peau de mouton ; mais ce n'était pas un petit chien comme je l'avais pensé. / Quelle pouvait être cette bête ? Était-ce même une bête ? / Je ne trouvais pas de nom à donner à cette créature bizarre que je voyais pour la première fois, et que je regardais avec stupéfaction. / Elle était vêtue d'une blouse rouge bordée d'un galon doré ; mais les bras et les jambes étaient nus, car c'étaient bien des bras et des jambes qu'elle avait et non des pattes ; seulement ces bras et ces jambes étaient couverts d'une peau noire, et non blanche ou carnée. / Noire aussi était la tête, grosse à peu près comme mon poing fermé ; la face était large et courte, le nez était retroussé avec des narines écartées, les lèvres étaient jaunes ; mais ce qui plus que tout le reste me frappa, ce furent deux yeux très rapprochés l'un de l'autre, d'une mobilité extrême, brillants comme des miroirs. » (je souligne)

⁴³ Malot a-t-il lu *Manette Salomon* des Goncourt ? La mort de Joli-Cœur présente en tout état de cause des similitudes évidentes avec celle de Vermillon, le singe de Coriolis, dans les chapitres XCIX et C du roman des Goncourt.

⁴⁴ *Sans famille, op. cit.*, t. I, p. 206.

⁴⁵ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 212.

⁴⁶ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 105-106 : « L'apparition qui m'avait affolée s'était arrêtée, elle se tenait immobile sur la route. / J'eus encore, je l'avoue, un premier moment de répulsion et d'effroi ; mais je n'étais plus au milieu de la lande, Vitalis était là, les chiens m'entouraient, je ne subissais plus l'influence troublante de la solitude et du silence. / Je m'enhardis et je fixai sur elle des yeux plus fermes. / Était-ce une bête ? Était-ce un homme ? / De l'homme, elle avait le corps, la tête et les bras. / De la bête une peau velue qui la couvrait entièrement, et deux longues pattes maigres de cinq ou six pieds de haut sur lesquelles elle restait posée. »

⁴⁷ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 106 : « C'était donc un homme, puisqu'on lui parlait ? / Mais pour toute réponse, je n'entendis qu'un rire sec semblable au cri d'un oiseau. / C'était donc un animal ? / Cependant mon maître continua ses questions, ce qui me parut tout à fait déraisonnable, car chacun sait que, si les animaux comprennent quelquefois ce que nous leur disons, ils ne peuvent pas nous répondre. / Quel ne fut pas mon étonnement lorsque cet animal dit qu'il n'y avait pas de maisons aux environs, mais seulement une bergerie, où il nous proposa de nous conduire ! / Puisqu'il parlait, comment avait-il des pattes ? »

pas, l'enfant, étymologiquement, ne parle pas davantage ; ne serait-il donc pas tout à fait humain⁴⁸ ?

Métaphores et comparaisons : l'animalisation

Il apparaît de fait que l'enfant et l'animal participent dans une large mesure d'une même nature, ce que confirment nombre de métaphores et comparaisons animalisantes ; à l'anthropomorphisation des animaux répond ainsi l'animalisation des enfants. Cette convergence invite à reconsidérer un anthropomorphisme qui pouvait sembler de peu de conséquences. Elle témoigne d'une inquiétude également attestée *a contrario* par l'effort pour distinguer l'homme de l'animal.

La rencontre du loup dans l'*Histoire d'un âne* est tout à fait symptomatique à cet égard ; le contexte d'effroi – le loup, qui hante tant de contes et porte dans son sillage tant de souvenirs, apparaît dans chacun de ces romans comme l'incarnation même de la sauvagerie – favorise le trouble et le vacillement du sens :

Je tremblais comme une feuille, je me sentais incapable de faire un mouvement ; cependant j'allais essayer de lui obéir, tout en me disant qu'un Loup devait pouvoir courir plus vite qu'un Âne, et qu'il aurait bientôt fait de nous rattraper, quand un bruit de branches qu'on écarte vivement et qui se brisent m'arrêta court. Un autre animal dont je ne pus deviner d'abord l'espèce descendait avec une agilité singulière du haut du grand arbre au pied duquel le Loup devait être posté. [...] Grâce au ciel, le Loup n'était qu'un Chien, et le grimpeur qui avait si lestement dégringolé de l'arbre à notre approche était un enfant de sept ou huit ans, le fils du berger, en rupture d'école et qui venait de dénicher un nid de pinsons.

⁴⁸ On pourrait évoquer également la pantomime que jouent, au début du roman (p. 70-71), Rémi et les animaux, « Le Domestique de M. Joli-Cœur ou Le Plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense », dans laquelle le singe joue l'homme et l'enfant la bête. Mais la vocation évidemment carnavalesque de la pantomime atteste la réalité de la distinction entre l'animal et l'enfant plus qu'elle ne la conteste. Il en va de même dans l'épisode de l'*Histoire d'un âne* (p. 165-168) où le saltimbanque, Job, dans un défi insensé, se mêle de porter sur son dos l'âne, puis l'âne surmonté de la petite fille.

- Quoi, c'est toi, l'Écureuil, s'écria ma maîtresse ; quelle peur tu m'as faite !

Le petit Pierre avait mérité ce surnom d'Écureuil par l'aptitude spéciale qu'il avait à grimper dans les arbres.⁴⁹

Le brouillage règne ici en maître : si le loup n'est qu'un chien, le parcours même de la phrase qui conduit de l'« autre animal » à « un enfant de sept ou huit ans » pour revenir à une caractérisation animale, « l'Écureuil », dit suffisamment la possible confusion du jeune enfant, « fils du berger » et « en rupture d'école », avec un animal.

Il semble en effet qu'il faille à cet égard établir une distinction entre les enfants pauvres et les autres. Plusieurs épisodes suggèrent, chez la comtesse de Ségur comme chez Stahl, Malot ou Verne, la parenté entre les misérables et les animaux, comme si la pauvreté privait l'enfant d'une partie de son humanité. P'tit-Bonhomme est ravalé au rang d'animal par le saltimbanque qui lui fait tourner la manivelle de son petit théâtre et s'adresse à lui dans les mêmes termes que ceux qu'il réserve au chien qui tire la carriole : « Et après que l'homme a dit au robuste animal : « Marcheras-tu, fils de chienne ?... », il semble qu'il s'adresse à un autre, caché dans la caisse de son véhicule, quand il crie : « Te tairas-tu, fils de chien »⁵⁰. Les premières pages du roman maintiennent ainsi le suspens sur la nature de l'être dissimulé dans la voiture, dont on n'entend guère que des gémissements indistincts et un bruit « de mastication gloutonne »⁵¹. Si pourtant c'est ici le personnage investi sans détour du rôle de méchant qui traite l'orphelin comme un chien⁵², la métaphore est parfois reprise à leur compte par les romanciers eux-mêmes. Il n'est ainsi pas insignifiant que les orphelins de

⁴⁹ *Histoire d'un âne, op. cit.*, p. 74-75.

⁵⁰ *P'tit-Bonhomme, op. cit.*, p. 10.

⁵¹ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 14 : « Un bruit de mastication gloutonne lui répondit, comme si un animal, mourant de faim, eût été blotti à l'intérieur de cette caisse ».

⁵² De même P'tit-Bonhomme, « adopté » par une comédienne « avait remplacé le carlin de sa maîtresse, une bête hargneuse et mordante, et, s'il eût été plus petit, peut-être l'aurait-elle fourré dans son manchon, en ne laissant passer que sa tête toute frisottée. », *ibid.*, p. 70.

l'hospice apparaissent aux yeux de Rémi comme « des chiens perdus »⁵³, tandis que lui-même, sur le point d'être abandonné par Barberin se promène avec « l'air d'un chien hargneux qu'on mène en laisse »⁵⁴. Les *Mémoires d'un âne* offrent de même au petit lecteur l'image d'une bataille d'enfants, « une vraie scène de chiens affamés »⁵⁵. Comparaisons topiques, certes, dont la récurrence fait pourtant figure de symptôme, en présentant l'animalité comme un risque qui guette sans cesse l'enfant pauvre.

Plus ambiguë encore, même si Stahl la présente sur un mode comique, est la confusion mainte fois rappelée dans l'*Histoire d'un âne* entre la défunte épouse du jardinier Thomas et la pie qu'elle avait naguère adoptée et qui continue à remplir son office, en incitant notamment Thomas à résister aux excès de boisson⁵⁶. Supportée par la comparaison banale « bavarde comme une pie » ainsi que par l'idée d'un langage des pies, à laquelle les dernières pages du roman consacrent un développement⁵⁷, la confusion entre la défunte épouse de Thomas et la pie prend cependant des proportions étranges : si Thomas pouvait plaisanter du vivant de sa femme – « Vrai de vrai, Madame Thomas, j'ai deux femmes, mais quelle est la Pie ? »⁵⁸ –, il est en revanche assez troublant de constater que la pie est de son propre aveu devenue depuis la disparition de Madame Thomas « la femme à Thomas ! Et cela lui fait plaisir, au brave homme. 'Le fait est, dit-il, que depuis le retour de Margot, je ne suis plus tout à fait veuf'. »⁵⁹ De même face à l'ânon le jardinier, pris de nostalgie, se rappelle sa femme : « Saperlotte, c'est trop

⁵³ *Sans famille, op. cit.*, t. I, p. 32 : « Il y avait au village deux enfants qu'on appelait les « enfants de l'hospice » [...]. Les autres enfants avaient la méchanceté de les poursuivre souvent comme on poursuit un chien perdu pour s'amuser, et aussi parce qu'un chien perdu n'a personne pour le défendre. »

⁵⁴ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 34.

⁵⁵ *Mémoires d'un âne, op. cit.*, p. 105. De même dans *P'tit-Bonhomme* les enfants abandonnés de la Ragged-School, délinquants en puissance, se jettent sur la maigre nourriture dont on les gratifie « comme des chiens affamés et n'hésitaient pas à montrer les crocs pour défendre leur maigre portion. », *P'tit-Bonhomme*, p. 50.

⁵⁶ *Histoire d'un âne*, p. 46-47 : « Viens ici, Thomas ! À l'ouvrage, Thomas ; ton nez rougit, Thomas ! Pense à ton nez, notre homme ! » Ces réflexions rythment plaisamment le texte.

⁵⁷ *Ibid.*, *op. cit.*, p.232-244.

⁵⁸ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 47.

⁵⁹ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 248.

fort, tu me regardes comme feu ma femme quand elle avait quelque chose à me dire qui ne voulait pas sortir. Tes yeux sont de vrais miroirs, et si intelligents que je m'imagine parfois que tu vas venir à bout de t'expliquer. Vrai de vrai, tu finirais par jaser aussi bien que la Pie que ça ne m'étonnerait pas. Satanée Pie ; elle dit si bien mon nom que je crois, quand je l'entends, que c'est ma pauvre femme qui crie après moi du fond du jardin. »⁶⁰ L'expression de l'épouse se confond avec celle de la Pie ou de l'âne ; rien d'étonnant dès lors si le vieux jardinier constate : « je sens que je suis comme une bête devant le pauvre petit »⁶¹. Le paysan et l'animal s'unissent dans une même sensibilité et partagent les mêmes limites. Rien en revanche qui permette de confondre un personnage de la bonne société, même enfant, avec un animal : dès le premier regard, Criquet a éprouvé la pleine conscience de tout ce qui le séparait de Rose : « c'était la crainte respectueuse que vous impose tout ce qui vous force à l'admiration. Je me sentis devant un être évidemment plus parfait cent fois que moi-même. »⁶²

De l'école

Insidieusement, de manière vraisemblablement inconsciente, des considérations sociales peu « politiquement correctes » se font jour dans ces romans pour la jeunesse. L'anthropomorphisation des animaux et l'usage d'un réseau métaphorique topique contribuent à instaurer une forme de confusion entre le jeune animal et le jeune enfant, et, par glissement, entre l'animal et l'homme du peuple. La différence entre l'homme et l'animal apparaît de ce fait moins comme une différence de nature que comme une différence d'éducation qui distingue une « bonne société » pleinement humaine de l'enfant et du peuple à la frontière de l'animalité, l'un d'eux sur le point de s'en détacher, destiné à s'en séparer, tandis que le second risque sans cesse de la rejoindre.

⁶⁰ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 31.

⁶¹ *Loc. cit.*

⁶² *Ibid.*, *op. cit.*, p. 38.

Aussi convient-il de revenir pour terminer sur le cas des « animaux savants », singes, ânes ou chiens : Capi, capable aussi bien de donner l'heure que de solliciter « l'honorable société » pour qu'elle mette la main à la poche, Mirliflore, prompt à reconnaître « la plus jolie dame de la société » ou « le plus sot de l'assemblée »⁶³, Charlot devenu « très fort au noble jeu de dominos ; le double-six et le double-blanc n'eurent bientôt plus de mystère pour moi. Je finis par savoir compter jusqu'à dix. Je connaissais passablement mes lettres et j'étais capable de rassembler celles qui composaient les noms des personnes de l'assistance avec lesquelles les directeurs de troupes s'étaient entendus d'avance. »⁶⁴ ; on pourrait penser encore à Birk, meilleur vendeur de journaux de la compagnie Little Boy and Co⁶⁵. Pourvus de cette éducation qui semble le propre de l'homme, ne participent-ils pas d'une forme d'humanité qui menacerait à son tour l'étanchéité des distinctions entre l'humain et l'animal ?

Mais si chacun des romanciers se prononce manifestement en faveur d'une reconnaissance de l'intelligence des animaux, ils n'en soulignent pas moins tous les limites de leurs apprentissages : Capi peut apprendre à lire plus vite que Rémi, mais il ne parvient pas en revanche à aller plus loin que les quatre lettres qui composent son nom⁶⁶. Objectera-t-on que l'âne, chez la comtesse de Ségur comme chez Stahl, écrit ses mémoires, manifestant ainsi une parfaite maîtrise de l'écriture et des apprentissages scolaires ? C'est l'univers du conte qui resurgit ici, comme en témoigne clairement la réflexion métapoétique inscrite au cœur du récit :

Quel dommage que tu ne puisses pas écrire ! Tu as dû voir beaucoup de choses intéressantes [...]. Si tu pouvais écrire tes Mémoires, je suis sûre qu'ils seraient bien amusants !

⁶³ *Mémoires d'un âne, op. cit.*, p. 111-112.

⁶⁴ *Histoire d'un âne, op. cit.*, p. 149-150.

⁶⁵ *P'tit-Bonhomme, op. cit.*, p. 274 : « On ne parlait que du chien des petits marchands aux alentours de la gare. On traitait directement avec lui. L'acheteur prenait dans la corbeille le journal à sa convenance et en déposait le prix dans une tirelire que Birk portait au cou. [...] En de certains jours, il réalisait une recette supérieure à celle de son maître qui ne s'en montrait pas jaloux ».

⁶⁶ *Sans famille, op. cit.*, p. 86.

Henri : Ma pauvre Camille, quelle bêtise tu dis ! Comment veux-tu que Cadichon, qui est un âne, puisse écrire des Mémoires ?

Camille : Cadichon est un âne à part.⁶⁷

Mais le texte a déjà livré son secret par la bouche de Madeleine, lorsqu'elle se prononçait sur l'authenticité des « Mémoires d'une poupée » : « c'est une dame qui a écrit ces Mémoires d'une poupée, et pour rendre le livre plus amusant, elle a fait semblant d'être la poupée et d'écrire comme si elle était une poupée. »⁶⁸ Le jeune lecteur ne saurait s'y laisser prendre. Les animaux ne parlent ni n'écrivent « pour de vrai » ; l'animal n'empiète pas réellement sur l'humain.

Parler et savoir se faire entendre de ses semblables, compter, écrire : c'est ainsi l'apprentissage que l'école de la République est en train de promouvoir qui fait la spécificité de l'homme et le distingue de la bête, pour peu toutefois qu'il soit vitalisé par la solide formation morale exigée par tous les romanciers. Sans doute est-ce bien là la morale de l'histoire, par-delà les moralités complaisamment exhibées⁶⁹. La cohérence de la « Bibliothèque d'éducation et de récréation » s'avère à cet égard remarquable et l'on comprend le rôle qu'elle put tenir dans une institution scolaire dont elle justifiait les exigences aux yeux des jeunes lecteurs au travers d'aventures plus ou moins rocambolesques, fascinantes, bien éloignées

⁶⁷ *Mémoires d'un âne, op. cit.*, p. 129.

⁶⁸ *Ibid.*, *op. cit.*, p. 116.

⁶⁹ *Mémoires d'un âne, op. cit.*, p. 189 : « Je profitai d'un hiver fort rude, qui ne me permettait guère de rester dehors, pour composer et écrire quelques événements importants de ma vie. Ils vous amuseront peut-être, mes jeunes amis, et, en tout cas, ils vous feront comprendre que, si vous voulez être bien servis, il faut bien traiter vos serviteurs ; que ceux que vous croyez les plus bêtes ne le sont pas autant qu'ils le paraissent ; qu'un âne a, tout comme les autres, un cœur pour aimer ses maîtres et pour souffrir de leurs mauvais traitements, une volonté pour se venger ou pour témoigner son affection ; qu'il peut, grâce à ses maîtres, être heureux ou malheureux, être un ami ou un ennemi, tout pauvre âne qu'il est. » On peut relire aussi l'*Histoire d'un âne, op. cit.*, p. 253-254 : « On me saura gré, je pense, de ne pas allonger cette histoire par une moralité. Si cette moralité ne ressort pas de chacune de ces pages et des faits qui y ont consigné, j'ai manqué mon but. Cette longue confession d'un pauvre Âne n'a été rendue publique par lui que pour l'édification future des nouvelles générations d'Ânes et d'enfants, et non pour le sot plaisir d'entretenir les oisifs de sa personne. [...] Aimer Dieu, chérir ses parents, respecter ses maîtres, travailler de bon cœur à l'heure de l'étude, jouer tant qu'on peut à l'heure des récréations, manger à sa faim et jamais trop, voilà ma recette. »

Marie-Françoise Melmoux Montaubin

L'enfant et l'animal dans la littérature de jeunesse du second XIX^e siècle

en apparence des bancs de l'école et des leçons du maître. La récréation se faisait ainsi le support de l'éducation dans un jeu au centre duquel siègent les animaux.

Marie-Françoise Melmoux-Montaubin
Université de Picardie Jules Verne